

CET OCEAN PROFOND....

Pièce radiophonique

de

Ana Candida de Carvalho Carneiro

Taduction de Jean-Charles Beaumont

(TEXTE)

"Do you hear anything? Do you see any changes in the water?"
(E.A. Poe)

Indications:

Italique: voix d'homme

0. MAELSTROM

[on entend le *bip* récurrent d'un réveil]

C'était l'heure exacte. L'animal étrangle sa proie. Une gigantesque pieuvre blanche aux yeux aussi profonds que l'abîme. Au dessus d'elle, le tourbillon. Balayant tout sur son passage, faisant valser dans sa traîne des fragments du monde. Des rochers, des plantes, des fleuves, des villes, des soldats, des arbres, des montagnes, des gratte-ciels, des cadres en cravate, des mères serrant leurs enfants, un chien en laisse, une fillette avec sa Barbie, une collection de tasses amassées lors de voyages, la pendule coucou d'un grand-père, sa canne sur le divan. C'était l'heure. C'était l'heure, pensa-t-elle. Elle ouvrit les yeux.

[le *bip* cesse]

I. REVEIL DE PRINTEMPS

Six heures trente-trois. Trois minutes de retard.

Trois minutes et vingt secondes. Trois minutes et quarante secondes.

Cinq minutes de retard. Six, sept.

Ma main glisse sur le côté. Il n'y a personne. Pas même un vestige de chaleur humaine ou animale.

Elle se lève.

Je me lève. Le sol est froid comme le regard du patron. Les pieds, deux enfants perdus, cherchent les pantoufles.

Elle se lève pour de bon.

Je suis à quelle distance du frigo? Expédition vers l'orient. J'enfile mon manteau?

Elle devrait enfiler son manteau.

J'aimerais bien enfiler mon manteau mais c'est encore le printemps.

Un, deux, trois. Je compte mes pas. Dix pas jusqu'au frigo, cent jusqu'à l'entrée, douze mille quatre cent quinze jusqu'au travail.

Tous les jours.

Elle aime compter à l'infini. Quand elle était petite, elle comptait à l'infini, cachée dans le cabinet de ses parents, jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

J'ouvre la fenêtre.

Elle ouvre la fenêtre.

Au pied des douze étages, brouhaha d'hommes affairés. Je me penche légèrement, ravie par ce moment de risque. Il fait froid.

J'aime le froid, énormément.

Elle aime se dire qu'elle aime le froid, mais le corps s'y refuse.

Je veux crier, je veux crier, mais.

Elle traverse la chambre.

Je traverse la chambre. Sept heures cinquante cinq. Les jambes s'emmêlent dans un zigzag compliqué. Simuler un changement. Il faut simuler un changement.

Elle fait semblant d'être une autre. Chaque jour une autre, à l'infini. Le calcul puissant des probabilités.

C'est le printemps, je pense, c'est le printemps. J'aimerais appeler papa.

S'il y avait un papa.

Je me regarde dans le miroir.

C'est toujours moi, à la première personne, même si on n'est jamais complètement comme ça, à la première personne.

Ses oreilles encadrent les yeux bleu turquoise.

Les yeux, unique don précieux.

Les yeux. Qu'elle aurait offert volontiers.

Huit heures. Vite, vite, vite.

Elle ne se douche pas. Elle se maquille, se peigne.

Se faire couper les cheveux. Perdre trois kilos. Implants des seins. Tout changer, tout.

Elle choisit une robe ordinaire au hasard, afin de mieux incarner la femme ordinaire qu'elle est.

Ouvrir une brèche entre le monde et moi, entre le monde tel qu'il est et celui que je souhaiterais qu'il fût.

Sac à main, portefeuille, clefs. Pas de temps pour un café. Pas de temps.

Ouvrir un tunnel, un canal, un piste cyclable. Ouvrir quelque chose, ouvrir.

Elle deteste arriver en retard. Elle est l'employée la plus ponctuelle. Le patron ne s'est plaint de sa négligence qu'une seule fois, et d'une manière ou d'une autre, il s'était trompé.

Sac à main, portefeuille, clefs. Pas de temps pour un café. Pas de temps..

Il se rendit compte qu'elle n'avait pas signé, mais ce n'était pas elle, c'était la fille de la réception. Parce que jamais, elle, elle n'aurait commis une telle négligence, fait les choses avec une distraction aussi infantile, avec une indifférence aussi grotesque.

Parce qu'elle est quelqu'un qui pense, même si ça ne se voit pas. Elle est quelqu'un qui compte, même si elle ne le montre pas.

Elle est quelqu'un qui. Même si.

Sac à main, portefeuille, clefs. Pas de temps.

Elle ouvre la porte.

J'ouvre la porte. Le froid de la poignée me donne des frissons.

Elle ouvre la porte avec détermination.

Huit heures, mon Dieu, huit heures.. Je n'y arriverai pas.

Elle ouvre la porte et sort.

II. INTROSPECTION I

(Extract text from the poem "Incursion dans le feu", by José Manuel Recillas)

Arriver au destin qui revient à chacun

Des pas et des pas encore ... engloutissant les identités

Le tic tac tic tac des préoccupations

III. INCURSION DANS LE FEU

La voici, avançant à pas rapides. Elle salue le concierge et traverse l'entrée de l'immeuble. Un immeuble gris de banlieue, recouvert de draps colorés et u4flottant au vent.

Elle avance comme un missile sur son objectif. Elle connaît chaque pas, les virages, les pentes, les imperfections du sol: l'univers est sous contrôle.

La ville est comme un fleuve: elle ne retient rien, elle avance, elle avance en engloutissant tout: des poissons, des plantes, des objets, de la boue, des carcasses, des pierres et des cadavres indistinctement, de manière si illustrement démocratique qu'elle suscite l'envie des meilleurs parlements du monde.

Elle et la ville avancent, main dans la main. Qu'importe qu'elle soit heureuse ou malheureuse de cette relation symbiotique. Dans ces cas-là, on ne peut rien faire d'autre que reconnaître la réalité et cette dernière est unique: il faut travailler. Vivre ici ou ailleurs, vivre, dans n'importe quel point géographique, dans n'importe quelle langue, dans n'importe quel temps - se dit-elle parfois, blottie au fond de son lit, au cœur de l'une des si nombreuses nuits sans sommeil - ce n'est que respirer de l'air confiné; ce même air imprégné de monoxyde de carbone que ses poumons sont en train d'absorber tandis qu'elle traverse la rue, dans les clous aux

rayures blanches, morceaux de bois flottant qui mènent à l'autre rive, là où elle descendra - et de fait, elle descend - dans les viscères de la terre, telle une graine mal semée qui aurait manqué d'engrais.

Son âme est une coquille vide: en elle résonnent des bruits, des rires, des respirations - des restes du monde à l'entour qui s'étendent et meurent à l'improviste. Cette ville, cette ville lui parle, dans tant de langues. Mais elle, pauvre petite, c'est à peine si elle baragouine l'anglais. Elle n'a jamais terminé ses cours au British Council, payés avec tant de difficulté, parce que c'était toujours sur elle que tombaient les heures supplémentaires. Elle n'est pas diplômée et elle ne peut qu'attendre le train, perdue parmi la multitude, comme une Cendrillon estropiée; et ce train qui n'arrive pas, qui s'efforce de ne pas arriver, peut-être à cause d'une panne sur la ligne, ou à cause d'un suicide, ou simplement parce que l'État est extrêmement inefficace.

IV. ABÎME I

Une pieuvre. Une gigantesque pieuvre. De dix mètres voire plus. Dans l'obscurité, je la vois mal. Obscurité totale. Sombre comme la mort. Sombre comme la vie dans l'utérus. Sombre comme les fentes de l'âme.

-- Qu'est-ce que je fais ici, à deux mille mètres de profondeur?

-- *Ça, c'est toi qui devrais me le dire.*

-- Une petite promenade? Des vacances peut-être?

-- *Ou bien tu as perdu ton chemin?*

-- Je ne me rappelle pas. Comment je suis arrivée?

-- *Le tourbillon du monde. La décharge de toutes les ordures.*

-- Je suis tombée?

-- *Comme une idiote..*

-- Et maintenant?

-- *Rien*

-- Et je vais où?

-- *Là-haut, le tourbillon; en bas, l'abîme. Choisis.*

-- C'est quoi? Un piège?

-- *La nature ne plaisante pas.*

-- Alors je reste ici..

-- *Jusqu'à ce que.*

-- Jusqu'à ce que quoi?

-- *Jusqu'à ce que je le veuille. Jusqu'à ce que.*

-- Tu me dévores?

-- *Quel âge as-tu?*

-- Assez d'années.

-- *Pour quoi?*

-- Pour.

-- *Pour devenir de la du liquen?*

-- Tu me voles les mots de la bouche

-- *Ne cherche pas le réveil, il te sera inutile.*

-- Je cherchais un mouchoir. J'ai envie de.

-- *Pleurer?*

-- D'éternuer.

-- *Le froid?*

-- Je me sens enveloppée dans une étreinte glaçante.

-- *Tu veux un café, un thé?*

-- Non merci. Je suis bien comme ça. *(Pause)* Pourrais-tu me renseigner? Comment fait-on pour vivre sans perdre le fil?

-- *Tu te poses souvent cette question?*
-- Tous les jours, avant de dormir.
-- *Mords à l'hameçon.*
-- Je me sens toujours en suspension, cependant j'ai peur de tomber
-- *Tu ne vauds pas mieux qu'une plante ou une araignée*
-- Parce que qui peut dire ce qu'il y a en dessous. Où ça mènera.
-- *Il est plus facile de traverser le tourbillon avec une idée fixe.*
-- Des chaussures neuves, des vacances aux Caraïbes.
-- *Mais c'est lui qui te traverse.*
-- Sans issue de secours?
-- *Tu peux toujours te noyer.*
-- Quelle heure est-il? Il faut que j'y aille.
-- *Mais quand le fil se rompt, quand il se rompt plus rien n'est comme avant.*
-- Je dois remettre un bilan demain.
-- *Alors peut-être pourras-tu te dire libre.*
-- J'appelle un taxi. Je peux utiliser ton portable?

V. INCURSION DANS L'AIR

Dix mille quatre cent quatorze pas. Vingt et un. Trente.

L'immeuble pointu s'élève au dessus de la multitude. Aussi impétueux qu'une crue, le flot de gens coule jusqu'à l'embouchure en béton.

Cinquante-six, soixante.

Avec dix centimètres de talons, la vie est plus nette.

Quatre-vingt, quatre-vingt-cinq.

Comme un arbre déraciné, mon corps se dissout dans la paysage urbain.

Un souvenir, un doute, une fissure.

J'entre dans la réception. Couloir des ascenseurs. Cinq personnes attendent. Six, sept. Bip. Onzième étage. Bip. Arrivée. A cent mètres de hauteur.

Je traverse le hall de la société.

- Bonjour.

- Bonjour.

- Bonjour.

Quelques salutations rebondissent contre la raquette du silence.

Le sac à main sur le bureau, la veste contre le dossier de la chaise.

Téléphone.

- Allô.

- Oui. Non. Peut-être.

- Mille pesos, deux mille, dix mille.

J'ai mal à la tête, je prends une aspirine. Dix minutes pour déjeuner. Cinq. Trois. Une.

Je m'assieds à une table au fond, près de la fenêtre, la même depuis quinze ans. Très vite, devant moi, s'assièront Luisa, la comptable à la voix criarde et aux cheveux courts, et Juan, le type du marketing aux cheveux rares et au bégaiement léger. On parlera du temps, des vacances d'été, de l'ex-épouse, des enfants.

Mais non. Au lieu de ça, je décide de changer le scénario. Je me lève d'un seul coup et je m'assieds au troisième rang à droite, au milieu de la pièce, à côté du nouveau type du service à la clientèle. Il me regarde du coin de l'oeil et je crois voir l'esquisse d'un sourire. Maintenant je me présente. Maintenant. Maintenant. Je finis ma bouchée et.

Il se lève. Tout droit vers la porte principale qui, à son arrivée, déploie comme par magie ses ailes vitrées. Je finis mon dessert. Goût de fraises. Le baiser et les promesses de mariage. Une mite dans la boîte aux souvenirs. L'espoir d'une vie à deux. Au travail, maintenant, au téléphone.

Le monde est un téléphone sans fil.

VI. INTERMEZZO

L'Architeuthis Duxs, plus connu sous le nom de pieuvre géante, est un mollusque céphalopode de la famille des invertebrés. Une couche cylindrique contenant les organes internes lui couvre la tête. A la surface du corps, il y a aussi le calamos, une sorte de coquille cornée allongée en forme de lance. Le corps possède deux nageoires unies qui forment un losange et la tête a deux yeux de chaque côté. Elle a dix tentacules avec des ventouses: huit courtes et deux plus grandes aux extrémités en forme de massues. Cet animal se déplace de manière élégante et sinueuse, avec pour caractéristique le mouvement rythmique de l'eau qui entre et sort de son corps. On a identifié des pieuvres géantes de dix-huit mètres. Les espèces les plus grandes peuvent même jusqu'à peser une tonne. Comme le poulpe, cet animal utilise une substance noirâtre pour se cacher ou s'éloigner de tout type de danger. La pieuvre géante a inspiré la mythologie marine pendant des siècles. On croyait que son étreinte pouvait faire couler jusque dans les profondeurs le plus grand navire de guerre.

VII. DÉLUGE UNIVERSEL

Quelqu'un m'appelle.

J'entre dans la pièce. Le patron est un petit homme plein de préoccupations. Il ne me regarde même pas dans les yeux. Sept minutes d'attente. Il m'a vue. M'a-t-il vue

Comment? Mariée? Non, pas de bébé. Moi, seulement, je... Bien sûr, bien sûr. Au revoir. Je m'assieds sans penser. Le voile fin de l'indifférence se déploie sur mon visage tandis que je fiche en l'air le bouquet de mon exonération défailante.

VIII. ABÎME II

- *Tu es revenue?*

- Cet endroit me plaît.

- *Ça y est, tu fais partie de la famille.*

- C'est obscure. Il fait froid.

- *Tout est à toi.*

- Une immensité inatteignable.

- *Un noyau vertigineux.*

- Tu en es sûr?

- *De quoi?*

- Que nous sommes dans la mer.

- *(rires)*

- Est-ce qu'il t'est déjà arrivé de penser: et si nous étions dans un aquarium? Un aquarium de pizzeria, qui a l'air énorme parce que nous sommes si petits ou tellement habitués? Et ce tourbillon au dessus de nos têtes provient d'un bidule en plastique acheté cinq pesos à un marchand ambulant du métro? Et bientôt, ils nous ajouteront au ragoût?

- *(rires)*

- Qu'est-ce qui te fait rire?
- *Ça ne t'amuse pas de savoir qu'il est facile de s'échapper?*
- Du prédateur?
- *De la peur.*
- J'aime tes tentacules. Elles ne m'impressionnent pas.
- *Elles ont fait couler bien des navires.*
- Et elles ont tué beaucoup d'hommes?
- *Des millions, des trillions, depuis que le monde est monde et que l'eau est l'eau.*
- Je veux me réveiller.
- *Et cependant, tu n'y arrives pas.*
- Je m'en vais.
- *Tu reviendras vite.*
- Il fait meilleur vivre dans les fissures du temps.
- *Tu vois? Pendant que les hommes cancanent, nous, les créatures des abîmes, nous sommes bien occupées.*
- Je ne dois pas penser aux vêtements que je porterai.
- *Une garde-robe ne te sert à rien.*
- Un miroir non plus.
- *Un salaire non plus.*
- (pause)
- Je peux te demander quelque chose?
- *Mm?*
- Tu es marié?
- *Tu flirtes avec moi?*
- Un peu.
- *Quel drôle d'animal tu fais.*
- Ça ne te fait pas peur d'être l'unique conscience alentour?
- *Et toi?*
- Moi je suis une touriste.
- *Tu aimes voyager, hein?*
- Le programme du dimanche me suffit. Des danseuses hawaïennes, des pubs colorées à l'écran.
- *Et tu laisses aux autres le goût du sel?*
- Tu m'ennuies. Dis-moi au fait: qu'est-ce qu'il y a là-dessous?
- *Tu veux voir?*
- Non, merci.
- *C'est inhabité. Je suis surpris que les agences de voyages n'en aient pas encore fait leur beurre. Elles ont fait irruption partout.*
- Ce n'est pas cartographié?
- *Génial, non? Plutôt différent de Palavas le Flus quinze août.*
- Waoh! Comme je vais bien bronzer.
- *Ne sois pas banale.*
- Il y a quelque chose que je ne parviens pas à saisir.
- *La bouée de sauvetage a coulé, ne la cherche pas.*
- Cette vague impression d'ondes dispersées, de pensées interrompues.
- *Rien de tel qu'une bonne baignade pour se libérer l'esprit.*
- Je ne sais pas nager.
- *Qui crois-tu tromper?*
- Tes yeux sont énormes.
- *Tu crois?*
- Ils ont la couleur du vide.
- *Merci.*

- Je suis en train de m'attendrir, tu sais?
- Ça arrive.
- Et que fait-on quand on a plus de souffle?

IX. INTROSPECTION II

(Extract text from the poem "Abîme II", by José Manuel Recillas)

Avant toi – ne pas y être – c'est être
sorti droit de la chair et de la terre
Tout n'est que...
 ...de pas morts
Tout ce que tu vois... n'est qu'obscurité

X. INCURSION DANS LA TERRE

L'odeur printanière de la pluie envahit la pièce.
Elle décide de rentrer chez elle à pied. Ranger la pile de documents comme témoignage fidèle de son efficacité. Strate sur strate, elle érige le totem de sa vie.
Chez elle. Chez elle. La voilà de nouveau en route: elle se faufile dans le couloir, une piste grise et ascétique comme l'unité de thérapie intensive d'un hôpital, elle passe par une série de bureaux où quelque vie humaine circule encore, elle traverse le vestibule des machines à café, lieu de rendez-vous indispensable des silences, pour finalement atteindre l'ascenseur, la mère majeure, qui tel un mammifère d'acier l'encapsule dans son ventre.
Vingt, dix, cinq, deux, terre.
Dehors, la ville se prépare à la vie nocturne.
Elle continue sans tituber, jusqu'au lendemain, parce que tout cela, ce n'est rien que la préparation d'un nouveau cycle. Sa façon d'agir n'est pas le présent, c'est déjà la promesse du destin, ce destin si clair et si minutieusement planifié.
Elle arrive au train.
Le panneau lumineux annonce l'arrivée du métro dans cinq minutes. Pendant ce temps, elle devient une étrangère pour le monde et le monde un étranger pour elle.

Le jour est une bulle, une ampoule, une verrue de beauté sur la surface immaculée du temps. Et dans l'attente de ces cinq interminables minutes, elle compte jusqu'à trois cents, comme une montre suisse.

XI. ABÎME III

- Dans mon ventre?
- Là-bas.
- Tu le sens maintenant?
- Quoi?
- Le bruissement de l'abîme.
- (pause)
- Un peu. Ici, sous le nombril.
- Tu as compris?

- Comment est-ce possible? Je m'en vais.
- *Encore?*
- J'en ai marre.
- *Tu reviendras avec moi?*
- Non. C'est fini.
- *Je pensais que je te plaisais?*
- Tu te trompes.
- *Regarde ce paysage. Où retrouveras-tu quelque chose de semblable?*
- Je dois arroser les plantes, donner à manger au chat.
- *C'est pas vrai, tu n'as pas de chat.*
- Pourquoi tout va si vite? La première fois que j'ai goûté à l'amour, j'étais à peine un vermisseau. Puis j'ai grandi, et l'amour adulte n'était qu'un vague souvenir de cette première étincelle, aveuglante.
- *Comme tu es tendre.*
- Comme je suis aride!
- *Je t'aime.*
- (pause)
- Tu m'embrasses?

X. RETOUR À ITHAQUE

[craquements de talons de femme]

Je marche, marche, marche. Trois cent quarante-sept pas pour arriver chez moi. Six, cinq, quatre.
Elle sort du métro qui, comme un bateau perdu en mer, se fait toujours plus petit, tout petit, petit.
 Arriver tout de suite, arriver.

Dans les rues, un fragment d'humanité: le kebab devant lequel s'agglutinent des gens, un groupe de gosses allant et venant avec leurs , un monticule de journaux et de tissus qui abrite probablement un mendiant, une boutique de cabines téléphoniques avec des offres pléthoriques d'appels pour le monde entière.

Je marche, marche, marche. Se déshabiller, enfile les pantoufles.
La nuit prend lentement le gouvernail.
 Manger un truc rapide. Des vermicelles, du riz lyophilisé.
La lumière changeante des téléviseurs s'infiltré par les fenêtres des appartements.
 S'affaler sur le sofa, prendre la télécommande.
Du dessus, la ville ressemble à de la poussière d'étoiles.
 Appeler une amie. Quelle amie?
Et elle, elle poursuit son chemin habituel sur le trottoir immonde.
 Prendre une douche, me préparer une tisane.
Une tâche d'encre dans le paysage divin.
 Traverser la rue.
Comme une poupée idiote, elle ne s'aperçoit pas de son parcours.
 Arriver à temps.
Comme une taupe sourde, elle traverse la rue.
 Arriver agitée.
Sans se préoccuper du feu rouge.

Arriver.

Le taxi n'a pas pu s'arrêter.

Arriver, arriver.

Contre le parebrise, le pantin en peluche rit avec sarcasme, dansant en rond.

Arriver, toujours. Arriver.

Le corps tombe à terre dans une position acrobatique.

Et finalement

Finalemnt

Finalemnt

le destin.

[les pas cessent]

XI. EPILOGUE

Je marche, marche, marche. Pas à pas à pas à pas, je perçois la. Je me rends compte que. Que je ne. Que je. Que l'histoire est.

Elle regarde horrifiée autour d'elle. Mais au fond, elle est contente de l'épilogue.

Combien de temps attendrais-je pour? Pour quoi?

La fatigue musculaire devient vent et la nuit se répand dans la chaleur nocturne étouffante.

Et pourtant dedans tout est plus tranquille, comme un dimanche férié.

Ses yeux, fermés en un sourire larmoyant, flottent comme des billes de plastique secouées par les vagues.

Mais tout est vivant, tout est éveillé.

Dans la rue, l'atroupement se défait et le monde se met de nouveau en marche.

Et elle, elle n'est que de

l'eau

et elle se disperse

dans l'obscurité profonde de l'océan.